

REVUE DES LIVRES[1]

I. Les Souvenirs d'Apostolat de Monseigneur Grouard.[2]

SOUVENIRS DE MES SOIXANTE ANS D'APOSTOLAT *dans l'Athabaska-Mackenzie*, par Monseigneur Émile GROUARD, *O. M. I.*, Vicaire apostolique de l'Athabaska. Volume in-8°, de VIII-440 pages, avec nombreuses illustrations (10 fr. ; *franco*, 11 fr. 70). « Œuvre apostolique de Marie Immaculée », 39, Quai Gailleton, Lyon-2e (Rhône) ; 1923.

§ I. — Remercîment du Saint-Père.

Monseigneur BREYNAT, *Vicaire apostolique du Mackenzie, ayant offert au Souverain Pontife un exemplaire des* Mémoires *de Monseigneur* GROUARD, *a reçu de la Secrétairerie d'État la lettre suivante :*

Du Vatican, 16 août 1924.

MONSEIGNEUR,

Le Saint-Père a vivement agréé l'hommage de délicate et filiale déférence que vous lui avez adressé, en faisant parvenir entre Ses augustes mains un exemplaire des *Souvenirs de mes soixante Ans d'Apostolat dans l'Athabaska-Mackenzie*, par Monseigneur GROUARD.

Sa Sainteté vous remercie de ce témoignage de vénération soumise et se plaît à croire que le récit de cette Mission si courageuse fera retentir dans les jeunes âmes, comme un écho de

(1) Voir « *Missions* », LXIIIe année, Num. 236 (Mars-Juin 1929), pp. 162-180, et Num. 237 (Septembre 1929), pp. 424-439.

(2) Voir « *Missions* », LVIIe année, Num. 221 (Septembre 1923), pp. 722-724 : — NOTRE BIBLIOTHÈQUE *O. M. I.*, DERNIERS OUVRAGES REÇUS : *Mgr Grouard, O. M. I.*

gloire, la douce invitation du Sauveur : *Venite et vos in vineam meam.*

Comme gage de Sa paternelle bienveillance et d'une particulière effusion de grâces divines sur Votre Grandeur et votre apostolat, le Souverain Pontife vous envoie de cœur la Bénédiction Apostolique.

Je profite volontiers de cette rencontre pour vous assurer, Monseigneur, de mes sentiments tout dévoués en Notre-Seigneur.

Pierre CARD. GASPARRI.

§ II. — Article du « Devoir ».

Au seuil de ce qu'il appelle sa « vieillesse paresseuse », Monseigneur GROUARD, Vicaire apostolique de l'Athabaska, a consenti à relater ses Missions. Sans apprêts, sans recherche de style et d'effet ni la moindre pose à l'héroïsme, il a écrit l'un des plus beaux livres qu'on puisse lire.

Louis Veuillot parle, quelque part, du plaisir qu'il trouve à entendre de vieux hommes de guerre raconter, sans précautions oratoires, ce qu'ils ont vu et vécu : actions d'éclat, tragédies sanglantes entrecoupées d'incidents burlesques ou touchants, grandeur et petitesse de l'homme aux prises avec la mort. Ces contrastes et ces extrêmes, le Missionnaire les rencontre, tout le long de sa route, comme le soldat ; et, quand il en retrace les péripéties, sans fausse humilité et sans ostentation, avec l'unique souci de rendre témoignage à la vérité, sa parole prend des accents d'une incomparable grandeur.

C'est de cette façon qu'écrit le vénérable doyen de nos Missionnaires de l'Ouest. Nulle part, dans ce volume de quatre cents pages, où se résument soixante années d'un labeur presque surhumain, on ne trouvera une phrase de rhétorique, — non pas même dans telle description d'aurore boréale, en moins d'une page qui vaut bien, à mon gré, les meilleures de Loti. Souvenirs de personnes ou de choses, récits de voyages, traits édifiants, anecdotes drolatiques, tout est relaté sobrement, avec un naturel et une bonhomie inlassables, — j'oserais dire : avec une négligence de maître. Aucune trace de sénilité ; et, pourtant, le vénérable annaliste a rédigé ces réminiscences d'un long passé après avoir doublé le cap de la quatre-vingtaine.

Cette étonnante verdeur, propre à tant de Missionnaires, se peint au vif dans le portrait dont les éditeurs ont orné le volume : tête puissante, œil lumineux et doux, d'où transparaissent des réserves d'indomptable énergie, bouche ferme, barbe de patriarche. L'homme annonce le livre ; et le style, autant que le portrait, peint l'homme.

Le thème est substantiel. Qu'on en juge.

* * *

En peu de mots, le vieil apôtre se présente à ses lecteurs. « *N'ont-ils pas le droit de savoir, d'abord, qui je suis et d'où je viens ?* » Né, en 1840, à Brûlon, sur les confins de la Touraine, de l'Anjou et de la Bretagne, Émile-Jean-Baptiste-Marie Grouard était le plus jeune de trois frères. Trois sœurs complétaient cette famille chrétienne. Son père, vieux troupier d'Afrique, occupait dans son village le poste de gendarme. Sa mère, « *aussi bonne et sainte qu'on peut le souhaiter* », avait une sœur Carmélite. Ses deux frères s'acheminaient vers le sacerdoce. Lui se préparait aux Missions..., en faisant l'école buissonnière. En vain, le père, d'une parole et d'une main fermes, multipliait conseils, réprimandes et corrections. Un jour, il attrape le gamin et le conduit, pas au poste, mais à l'église et, sans plus, l'offre à la Sainte Vierge : « Sainte Mère de Dieu, je ne sais plus que faire de cet enfant, je ne puis en venir à bout, je vous le donne ! » Apparemment, le don fut accepté ; et le futur apôtre se mit au travail.

Un jour, son cousin, Monseigneur Grandin, Oblat de Marie Immaculée, parti depuis six ans aux Missions d'Amérique et nommé, l'année précédente, Évêque coadjuteur de Monseigneur Taché, passe par son village (1). Les goûts avantureux du collégien se réveillent, mais disciplinés par la grâce et l'étude. Le printemps suivant, il s'embarque avec son cousin, qui le laisse, en passant, au Séminaire de Québec, où il poursuit et complète sa théologie.

Le 4 mai 1862, Monseigneur Taché le fait prêtre, dans l'Église de Boucherville.

Dès le lendemain, il prend la route de l'Ouest. Ce n'est pas à la porte. Le chemin de fer arrête à La Crosse, sur les bords du Missisipi, à quarante lieues environ au sud de Saint-Paul. Le Père Grouard a pour compagnon le Père Petitot, dont les savantes études sur les races aborigènes d'Amérique et leurs idiomes feront, un jour, autorité. Tous deux suivent leur chef et leur guide, Monseigneur Taché. Ils traversent en chariot le pays des Sioux, mais sans en voir un seul. Ces sauvages, émules de nos Iroquois du xvii[e] siècle préparaient, alors, leur dernier soulèvement général contre les blancs. Deux semaines après le passage des Missionnaires, ils ravageaient le Dakota jusqu'aux portes de Saint-Paul.

Après cinq jours de marche, les voyageurs arrivent à Saint-Boniface, qu'un incendie vient de ravager. En face, le Fort Garry renferme l'unique noyau d'où sortira la métropole de l'Ouest

(1 Monseigneur Grandin mourut à Saint-Albert, dont il fut le premier évêque, le 2 juin 1902. C'est à lui que Louis Veuillot a consacré cette belle et forte page : *Un Évêque pouilleux.* (Cfr. *Mélanges*, 2[e] série, Vol. II, page 321.)

canadien. Durant son bref séjour à Saint-Boniface, le jeune prêtre français — il n'est pas encore Oblat — fait la connaissance du vénérable Abbé Thibault, l'un des premiers compagnons de Monseigneur Provencher, précurseur des Missions oblates de l'Athabaska. C'est la rencontre du passé et de l'avenir, dont le grand évêque missionnaire, Monseigneur Taché, fut le noble trait d'union.

Le jour de la Pentecôte, il s'embarque sur les barges de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Il descend la Rivière Rouge, traverse le Lac Winnipeg, remonte le cours inférieur de la Saskatchewan, aborde au Pas (aujourd'hui, siège épiscopal de Monseigneur Charlebois) et atteint, par le Lac Cumberland, la Rivière Churchill et le Lac de l'Ile-à-la-Crosse, le fameux portage de la Loche, où les équipes du Mackenzie venaient, chaque année, échanger les fourrures du Nord contre les marchandises et les provisions de ravitaillement que la Compagnie expédiait du sud ou de l'est.

Enfin, le 2 août, le jeune Missionnaire arrive à la Nativité, près du Fort Chippewyan, à l'entrée de la Rivière des Esclaves. C'est là qu'il fait son noviciat, sous la direction du Père Clut, son futur auxiliaire (1). Il s'initie, en même temps, aux rugosités de la langue montagnaise, qui, au dire de Monseigneur Laflèche, oblige presque à « cracher la luette ». Il s'acclimate à l'hiver boréal et s'entraîne aux rudes travaux des Missions, aux longues marches en raquettes.

L'année suivante (1863), il entreprend sa première randonnée au delà du grand Lac des Esclaves, aux Forts Providence et Simpson, sur le Mackenzie.

En 1864, le Vicariat de l'Athabaska-Mackenzie est créé. Il s'étend de la Baie d'Hudson aux Montagnes Rocheuses, du 55e degré de latitude à l'Océan Arctique. Le Père Faraud en est chargé avec, bientôt, le Père Clut comme auxiliaire. Le premier établit son centre de rayonnement au Lac la Biche, le second à la Nativité.

Vaste comme un tiers de l'Europe, le nouveau vicariat n'était pas opulent. Avant de sacrer son auxiliaire, Monseigneur Faraud lui fabrique une crosse avec un bout de perche recourbé et peinturé d'ocre jaune. Les Sœurs Grises, qui viennent d'arriver à ce poste perdu dans les glaces du Nord, lui taillent une mitre dans les débris de vieux ornements d'église. Dès le lendemain du sacre, le nouvel évêque est forcé de prier son supérieur et ses compagnons de s'éloigner en toute hâte : la Mission possède à peine de quoi nourrir ses rares habitants jusqu'à la fin de l'hiver.

---

(1) Après avoir été celui de Monseigneur Faraud, prédécesseur de Monseigneur Grouard. Monseigneur Faraud est mort, à Saint-Boniface, en 1890, et Monseigneur Clut, à la Mission Saint-Bernard (Grouard), en 1903. Monseigneur Joussard a succédé à Monseigneur Clut.

Cette année-là (1866-67), le Père GROUARD se rend au Fort des Liards, sur la rivière du même nom, affluent du Mackenzie. Quatre années durant, il fait du Fort Simpson le centre de ses opérations. C'est là qu'il apprend le soulèvement des Métis de la Rivière Rouge, en 1869-70, puis la Guerre franco-prussienne et la défaite de la France.

Dans une de ses dures Missions, le Père GROUARD contracte un opiniâtre mal de gorge ; il devient aphone. Monseigneur FARAUD l'envoie se faire traiter en France.

Certes, le retour au pays natal, après quinze années d'absence, lui est doux au cœur. Mais il n'oublie pas ses Missions. Il profite de son séjour en Europe pour faire, en Belgique, des caractères d'imprimerie de son invention ; puis, il entreprend lui-même la composition à la main de manuels en langue montagnaise, — ce qui lui vaut une visite inquisitoire de la police parisienne : on l'a pris pour un anarchiste ! Il apprend aussi à manier le pinceau, afin de décorer les chapelles de ses Missions. Comme les Jésuites du XVIIe siècle, comme les Missionnaires de tous les temps, il s'est convaincu de la puissance éducatrice de l'image ; ce qui prouve, une fois de plus, à quel point les iconoclastes du Bas-Empire et de la Réforme méconnaissaient, avec la tradition de l'Église, l'instinctive psychologie humaine.

Pendant qu'il fait soigner sa gorge et qu'il se repose, en s'armant pour de nouvelles conquêtes, il apprend qu'un de ses auxiliaires, de ces humbles Frères convers dont le concours est si précieux aux Missionnaires, a été tué et mangé par un Iroquois.

Ce n'est pas sa première expérience de cannibalisme. Un jour, au Fort des Liards, une pauvre sauvagesse lui a raconté, en pleurant, que, poussé par la faim, son mari l'a forcée à dépecer et à faire bouillir le cadavre de leur enfant, morte d'inanition. La mère a refusé d'en manger, mais elle « a bu du bouillon ! »

Guéri, le Père GROUARD reprend, en 1876, la route des Missions. Monseigneur FARAUD l'appelle au Lac la Biche. Là il s'initie à la langue crise, dont il aime la douceur et la richesse.

En 1883, avec le Père DUPIRE, il porte secours au Père TISSIER, cramponné, en dépit d'une cruelle infirmité, à son poste Saint-Charles (Dunvegan), au bord de la Rivière de la Paix (1). C'est là que lui parviennent les échos de l'insurrection du Nord-Ouest et la tragique nouvelle de la mort des Pères FAFARD et MARCHAND, massacrés par les sauvages au Lac de la Grenouille.

* * *

En 1888, le Père GROUARD est transféré, de nouveau, à la Mission de la Nativité, où il avait *novicié*, vingt-six ans auparavant.

De là, Monseigneur FARAUD l'envoie visiter tous les postes

(1) Dès 1850, un compagnon de Monseigneur Provencher, Monsieur Bourassa, avait visité cette lointaine région.

du Mackenzie, depuis le grand Lac des Esclaves jusqu'aux rives de l'Océan Arctique.

A son retour, en 1891, il se transporte à la Mission de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs, au fond du Lac Athabaska. Un lourd courrier l'y rejoint, — lourd de plus d'une manière.

Monseigneur FARAUD est mort, épuisé avant l'âge. La Congrégation et le Saint-Siège appellent le Père GROUARD à sa dure succession. Monseigneur CLUT, son ancien Maître des Novices, reste, humblement et avec joie, son auxiliaire. Monseigneur TACHÉ l'appelle à Saint-Boniface, où il veut le consacrer de ses mains, comme il l'a ordonné, trente années auparavant, à Boucherville.

Au cours de son premier voyage *ad limina*, Monseigneur GROUARD confère la prêtrise à un jeune Oblat, le Père BREYNAT, futur Vicaire apostolique du Mackenzie. Quelle succession d'apôtres !

En route, il a rencontré l'Amiral de Cuverville, qui vient de terminer sa brillante Campagne du Dahomey. En pleine rade de New-York, ce fier chrétien a arboré, sur le pont de son vaisseau-amiral, la devise : *Dieu et Patrie.*

— « Cela fait enrager les radicaux de la Chambre, qui me traitent de calotin. Je m'en moque !... »

Est-ce bien le verbe ? En tout cas, le marin chrétien et le vaillant Missionnaire étaient faits pour s'entendre.

Sur le chemin de Rome, il s'arrête un instant à Nice, dont l'Évêque, Monseigneur BALAIN, appartient, comme lui, à la Congrégation des Oblats. La douceur de ce paradis terrestre lui inspire une réflexion, bien humaine et d'autant plus éloquente :

— « *Nous étions au commencement de décembre. A cette époque, dans l'Athabaska-Mackenzie, la nature est morte et ensevelie sous un épais linceul de neige ; mais, là, quel contraste !... Des orangers en fleurs embaument l'air de leur parfum ; à leurs branches pendent des fruits à tous les degrés de croissance et de maturité... Je me sens un peu jaloux de ce climat privilégié ; et, cependant, je ne consentirais pas à échanger ma place avec celle de Monseigneur* BALAIN. »

Et l'on sent que c'est vrai : la suite le prouve. De retour au Lac Athabaska, le nouvel évêque donne une énergique impulsion aux œuvres apostoliques. Il inaugure la navigation à vapeur sur le lac et les rivières qui l'alimentent ou en sortent. Cette innovation permet au Révérend Père ANTOINE, premier Visiteur canonique délégué de la Maison générale de Rome, de parcourir en une saison les principaux postes du vicariat.

Peu à peu, les exploitants et les colons envahissent le pays. Leurs exemples ne favorisent guère le travail des Missionnaires.

— « A quoi bon changer notre manière de vivre ? » dit un Esquimau : « *les Blancs sont pires que nous !* » (1).

(1) Il en va de même en Afrique, en Asie, partout où les soi-disant chrétiens vont porter le scandale maudit par le Christ.

Voici la découverte de l'or au Klondyke et le *rush* des mineurs, des trafiquants, des fonctionnaires, des débaucheurs et des débauchés. Là aussi, il y a des âmes à sauver. Dès 1898, Monseigneur GROUARD envoie à l'avant-garde le Père LEFEBVRE, en mission chez les Esquimaux du Mackenzie, puis le Père GENDREAU et le Père DESMARAIS.

En 1900, il va les visiter, en passant par le Nord : route du Mackenzie, de la Rivière Pelée, de la Rivière aux Rats, du Porc-Épic et du Yukon, et retour par Dawson, White Pass et Skagway. Le voyage dure neuf mois. C'est, je pense, la première fois, en trente-huit ans, que le vieux Missionnaire utilise le chemin de fer pour un seul trajet de mission ; et encore, cette fois, il n'en a pas long.

A la suite de cette visite aux confins de son immense Vicariat, Monseigneur GROUARD obtient de le faire diviser. Le Mackenzie est détaché de l'Athabaska, en 1901 ; Monseigneur BREYNAT en devient le premier Vicaire apostolique, Monseigneur GROUARD conservant l'Athabaska, avec résidence habituelle à la Mission Saint-Bernard, sur le petit Lac des Esclaves. Depuis, les autorités civiles se sont honorées en donnant le nom du vétéran des Missions du Nord à la petite ville qui grandit autour de Saint-Bernard (1).

C'est à Grouard qu'en 1922, Missionnaires, Religieux, fonctionnaires d'État, colons et traitants, blancs, métis et sauvages, catholiques et protestants s'unissaient pour célébrer les soixante années de Missions, dont trente d'épiscopat, du vénérable survivant des grandes épopées oblates dans le Nord-Ouest. Inutile de le dire : cet épisode, ce n'est pas Monseigneur GROUARD qui le relate. Ce sont les éditeurs qui nous en font part, dans le bref *épilogue* qui clôt le volume.

Au reste, sur la dernière phase de son apostolat, le vieil athlète du Christ est d'une brièveté qu'on serait tenté de trouver excessive. C'est que, pour lui, les grandes misères sont finies. Je reviens à ma comparaison du début : ces souvenirs d'un intérêt si profond se terminent, comme le récit d'un vieux troupier, pas précisément par une chanson, mais par de modestes vers, écrits aux heures de loisir, en l'honneur de Saint JOSEPH.

* * *

Dans les cadres de cette grandiose épopée abondent les traits touchants et pittoresques, les détails propres à faire saisir les difficultés immenses de cet apostolat, au début surtout — dégradation des sauvages, mauvais vouloir de certains agents de la Baie d'Hudson, rivalités protestantes, — et, puis, les souffrances inhérentes

(1) Sur la suite des Missions du Mackenzie, on lira, avec profit, le beau livre du Révérend Père DUCHAUSSOIS, *O. M. I. : Aux Glaces polaires.*

aux conditions du pays : rigueur du froid, immensité des distances, dangers du chasse-neige, du dégel et des débâcles, famine, isolement des postes perdus dans la plaine glacée. Tout cela revient à chaque étape, mais sans attardement, sans lamentation et, presque toujours, avec une note gaie. Après les dons surnaturels, la bonne humeur et la débrouillardise sont les qualités les plus précieuses du Missionnaire. L'ancien écolier réfractaire de Brûlon en avait, manifestement, une ample provision.

Un jour, au début de son apostolat, un bon sauvage apporte à la Mission une corbeille de bouleau, remplie de bluets.

— « Où as-tu pris cela ? » demande le Père CLUT.

Le rouge *paroissien* s'explique. Il a rencontré un ours qui se gavait ; il l'a tué, éventré et a ramassé sa cueillette, encore fraîche. Naturellement, il a gardé l'ours pour lui ; mais il apporte les bluets aux Pères. Le jeune Novice ne peut s'empêcher de faire la grimace. Mais le Père CLUT le rassure :

— « Ces bluets sont excellents ; l'ours les a avalés, mais il n'a pas eu le temps de les digérer ; *nous suppléerons à ce détail.* »

Aussitôt dit, aussitôt fait, au grand contentement du bon sauvage.

Une autre fois, à la Providence, la famine est menaçante. Reste un « vieux chien qui ne pouvait plus travailler ». Un jeune Père, nouvellement arrivé, se déclare prêt à manger de tout ou de rien, mais pas de chien. Le Père GROUARD fait la langue et la main au Frère cuisinier. Pendant huit jours, le chien passe par morceaux, à toutes sauces. A la fin, il ne reste plus que la tête.

— « Que voulez-vous que j'en fasse ? » demande le Frère cuisinier.

— « *Une tête de veau* », riposte, sans broncher, le Père GROUARD.

Un jour, on vient chercher le Père pour assister un vieil Indien malade, *à deux journées de marche.* Les secours spirituels donnés et le Missionnaire restauré — il y avait, cette fois, abondance de vivres, et même surabondance ; autre danger, car les sauvages ne comprennent pas qu'on ne se gave point, quand on en a la chance, — le malade demande au Père de coucher à côté de lui, afin de hâter sa guérison.

— « *Durant la nuit, un régiment de grenadiers envahit mon domicile. Impossible d'échapper à ce fléau, dans n'importe quelle loge d'Indiens ; mais le Fort des Liards se distingue entre tous et a mérité le titre de Fort Pouilleux, que nul autre ne lui dispute.* »

On voit que la hiérarchie des évêques pouilleux n'est pas morte avec Monseigneur GRANDIN.

Comme tous les vieux Missionnaires, il les aime, tout de même, ses pauvres sauvages. A l'occasion, il ne manque pas de les donner en exemple aux soi-disant civilisés.

Au même Fort des Liards, à sa première visite, les *dames* avaient jugé bon, pour faire honneur au Père, de le faire attendre vingt-quatre heures, afin de se présenter devant lui dans

leurs plus beaux atours. Il leur explique, charitablement, que cela ne lui plaît pas, ni au Bon Dieu.

« *Alors, vous auriez vu ces pauvres Indiennes se regarder les unes les autres d'un air confus et, sans autre réflexion, cracher sur leurs manches et se frotter le visage pour enlever les couleurs dont elles s'étaient fardées.* »

Sur quoi, le Père fait réflexion que, si les dames des pays civilisés « *profitaient aussi bien des sermons..., que d'heureux changements dans l'économie domestique et la moralité sociale !* » Au reste, il n'insiste pas sur le mode du nettoyage. Il tolérerait, je pense, le savon et la serviette...

A côté des traits plaisants, les notes tragiques ne manquent pas. On se rappelle la lugubre histoire du « bouillon ». Que penser de celle-ci ?

Une femme, pour se venger de son mari qui a massacré ses parents, tue son enfant. Le Père se fait amener la malheureuse. Par la parole et par l'image, il s'efforce de lui faire horreur de son crime.

— « Le Père a l'air furieux », fait-elle . « Peut-être croit-il que c'est un garçon que j'ai tué ! Mais non, ce n'est rien qu'une fille ! »

Là, comme en Chine, comme aux Indes, comme dans la Rome païenne, comme partout où la lumière et la charité du Christ n'ont pas rétabli toutes choses, le terrible châtiment d'Ève se perpétue, aggravé, dans le mépris de la femme pour elle-même. Cette dégradation, avec la polygamie qui s'y rattache, est peut-être le principal obstacle intérieur à la pénétration de l'Évangile chez les barbares.

Par contre, au milieu des épreuves, des mécomptes et des ignominies, que de consolations pour le Missionnaire, quand il voit poindre le germe des floraisons nouvelles !

Mais je m'arrête : je ne veux pas diminuer le plaisir des lecteurs de ce beau livre. En leur nom et au mien, j'ai voulu exprimer quelque chose des pensées vivifiantes qu'il inspire, des motifs qu'il ajoute à ceux que nous avons déjà d'aimer l'Église et ses apôtres et, tout particulièrement, ces vaillants Oblats, fils de la France chrétienne et du Canada français, qui, depuis quatre-vingts ans, prodiguent leurs vies pour conquérir au Christ ces dures régions du Nord. Parmi ceux-là, nul n'a plus mérité de Dieu, de l'Église et de la patrie que le digne successeur des Taché, des Grandin, des Faraud. Que Dieu comble de saintes joies sa glorieuse vieillesse, — ce qu'il appelle sa « vieillesse *paresseuse* », — en attendant l'heure des éternelles rétributions !

Henri Bourassa, *Directeur.*

§ III. — **Félicitations d'un Cardinal.**

Lettre de Son Éminence le Cardinal Guillaume van Rossum, *Préfet de la Sacrée Congrégation de la Propagande, à Sa Grandeur*

Monseigneur Émile GROUARD, *Vicaire apostolique de l'Athabaska (Grouard).*

MONSEIGNEUR,

Il n'y a pas longtemps, j'ai reçu le magnifique volume que vous avez consacré à l'histoire de vos *Soixante Ans d'Apostolat* dans une Mission qui, sans contredit, doit se compter parmi les plus difficiles du monde entier et parmi celles qui donnent le plus à souffrir et le moins de satisfaction à la nature humaine. Cette Mission — qui, maintenant, porte des fruits si consolants, — après DIEU, vous doit tout. Ayant visité personnellement, l'année dernière, la Mission antarctique d'Islande, je suis plus à même de juger de l'effort héroïque que vous avez dû faire, pendant ces longues années, pour continuer un travail accompagné de tant de peines et de si peu de consolations. Sans aucun doute, c'est uniquement votre grande foi et votre ardente charité qui ont pu créer et maintenir (chez vous) la force d'âme et l'énergie nécessaires à l'achèvement d'une tâche si rude.

Votre récit si intéressant a le double mérite de conserver, pour l'histoire des Missions en général et pour celle des Missions du Mackenzie en particulier, des faits d'une si haute importance et de donner en même temps, à tous les Missionnaires du monde catholique, un exemple éclatant de vrai zèle apostolique à admirer et à imiter.

De ce nouveau service que vous rendez aux Missions catholiques — comme aussi de ceux que vous avez rendus, pendant les années passées, dans les régions du Nord, — je vous exprime, comme Préfet de la Propagande, toute ma profonde reconnaissance.

Et je prie instamment, par l'intercession de MARIE Immaculée, le Divin Rédempteur des âmes de vous donner, quand l'heure marquée par Lui sera venue, une mesure surabondante de gloire divine, pour tout ce que vous avez fait pour l'extension de son Règne sur la terre.

Agréez, Monseigneur, mes meilleures salutations, et croyez-moi votre tout dévoué en Notre-Seigneur,

Guillaume Cardinal van ROSSUM.

II. — « La Revue Universelle du Sacré-Cœur ».

« LA REVUE UNIVERSELLE DU SACRÉ-CŒUR », Revue mensuelle éditée par un Groupe de Pères Oblats de MARIE Immaculée. Abonnements : — *a)* France et Colonies, 20 fr. ; *b)* Pays de langue anglaise, 6 shillings